

Le droit d'être unique

Alain Roy, *Quoi mettre dans sa valise?*, Montréal, Boréal, 1990, 156 p.

Louis Jolicoeur, *Les Virages d'Émir*, Québec, L'instant même, 1990, 124 p.

Diane-Monique Daviau

Numéro 62, été 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38429ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daviau, D.-M. (1991). Compte rendu de [Le droit d'être unique / Alain Roy, *Quoi mettre dans sa valise?*, Montréal, Boréal, 1990, 156 p. / Louis Jolicoeur, *Les Virages d'Émir*, Québec, L'instant même, 1990, 124 p.] *Lettres québécoises*, (62), 21–22.

Le droit d'être unique

Désolée, mais pour la «nouvelle génération littéraire»
de ce mois-ci, faudra repasser :
voici des écrivains uniques dans leur genre.

NOUVELLE
DIANE-MONIQUE
DAVIAU

C'est rassurant, je sais, de pouvoir comparer, classer, étiqueter. Faire d'une voix nouvelle, singulière, simplement le premier ou le meilleur représentant d'une nouvelle «catégorie» de voix qu'on peut (déjà) comparer entre elles, hiérarchiser les unes par rapport aux autres, identifier comme faisant indubitablement partie de la même *génération*. Car la mode est aux «nouvelles générations littéraires». Il en naît désormais plusieurs par année. C'est comme à l'université : chaque trimestre, un nouveau groupe d'étudiants ; chaque trimestre, une nouvelle génération.

Des qualités rares

Alain Roy publie un recueil de nouvelles dont la plupart sont issues d'un mémoire de maîtrise en création littéraire qu'il a présenté à l'université McGill. Est-ce pour cette raison que l'éditeur parle de «révélation... d'une nouvelle génération littéraire» ? Ou est-ce encore ici

la mode qui dicte une telle affirmation ? Mais où sont-ils donc tous ces autres auteurs qui auraient l'âge de Roy et dont les textes seraient comparables aux siens ? Pourquoi est-on toujours tenté de réduire à un phénomène de génération ce qui relève très souvent d'un univers tout à fait particulier ? Roy serait-il moins important s'il s'avérait qu'il est le seul de sa «génération» à écrire de cette façon, à traiter ces thèmes-là de cette façon-là ? Si on découvrait qu'il n'a pas d'égal, qu'il est plutôt marginal et pas du tout représentatif de sa «génération» ?

Je ne connais aucune autre voix comparable à celle de Roy. Et je ne parle pas seulement de la littérature québécoise. Je parle de tout ce que j'ai lu depuis que je sais lire. Sa façon d'écrire est unique. Et j'adore cette manière-là. **J'ai toujours souhaité trouver un auteur qui écrirait comme ça, exactement comme ça.** Son approche du réel contient des éléments, des amalgames qui sont vraiment très rares. Et pour moi d'autant plus précieux.

Pour une fois, je suis d'accord avec les affirmations suivantes qu'on retrouve si souvent en quatrième de couverture et qui généralement ne s'appliquent pas particulièrement, ne veulent pas dire grand-chose : «Ironie douce, extrême justesse du ton et du regard, prose à la fois simple et pleine de surprises...» Si ce genre d'affirmations n'était pas tant galvaudé, il aurait aujourd'hui du poids et décrirait bien ce qui caractérise l'écriture de Roy.

Simplicité, sobriété. Voilà la première grande *qualité* des nouvelles rassemblées dans *Quoi mettre dans sa valise ?* Une qualité rare qui en déconcertera plusieurs et risque d'en amener quelques-uns à tirer le tapis sous les pieds de l'auteur. En littérature, la simplicité n'est pas très bien cotée, de nos jours. Ce n'est pas devant ça qu'on va dérouler le tapis rouge. Et c'est dommage. Car il y a sûrement au moins autant de travail et de talent dans ces textes-là que dans les fioritures éblouissantes de certains autres.

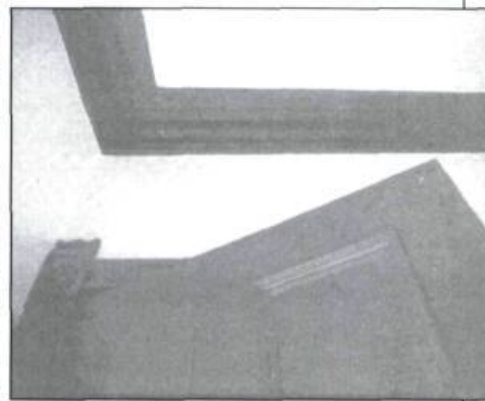
Simplicité «pleine de surprises», oui, pleine de minuscules «pièges» dans lesquels on tombe. Surpris, oui, et déconcertés, ravis. Heureux d'avoir marché, d'avoir douté un instant, d'être tombé dans le panneau, heureux de connaître l'étonnement alors que tout semblait si évident, si limpide, si simple, justement. L'écriture de Roy est efficace, au service du texte, du début à la fin. Tout, dans le récit, concourt à mener le lecteur vers le centre, le cœur du propos.

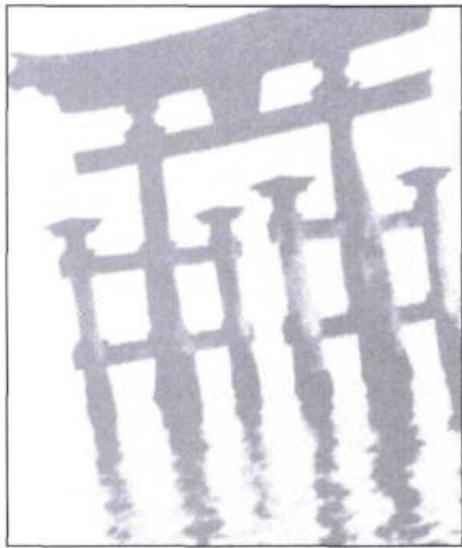
Extrême justesse du regard et du ton : il y a dans la manière simple qu'a Roy d'aborder les choses une justesse et une précision remarquables, autant dans la compréhension du monde

que dans la façon de formuler les choses. Ou plutôt de ne pas les dire vraiment. De les montrer, tout simplement, et d'éviter ainsi le piège de la démonstration. Tellement qu'au cours de ma lecture, je n'ai pu m'empêcher de revenir régulièrement à la notice biographique de la quatrième de couverture. **Sans cesse je me disais «j'ai dû mal lire, ou mal calculer, vingt-cinq ans, ce n'est pas possible». Vingt-cinq ans et un tel regard sur le monde !** Une telle acuité, une telle justesse, une telle intelligence dans le regard posé sur le monde ! Les relations humaines, en particulier la dynamique à l'œuvre dans un couple, sont montrées avec tellement de justesse, décortiquées, démontées et regardées avec tellement de finesse, de lucidité, de maturité — je me retiens pour ne pas employer le mot «sagesse» qui en épouvanterait plus d'un, à commencer peut-être par l'auteur lui-même — qu'on croirait l'auteur au moins deux fois



Alain
Roy





J'ai tellement aimé ce recueil — non, qu'on se rassure, je n'achèterai pas la compagnie —, que j'étais constamment tiraillée entre mon désir de poursuivre la lecture d'une façon ininterrompue et l'anticipation du moment où je tournerais la dernière page. J'ai aimé tout le recueil parce que chacune des quatorze nouvelles qui le composent m'a intéressée et remuée. C'est pourquoi je n'en nommerai aucune (surtout pas ma préférée... qui a quelque chose à voir avec un loquet !). Elles sont toutes à lire, sans aucune réserve.

J'ai aimé que ces nouvelles, tout en fonçant droit vers quelque chose d'essentiel, se prêtent à de multiples interprétations et me laissent parfois songeuse, indécise, temporairement désorientée. J'ai aimé que ces nouvelles empruntent des chemins différents de ceux qu'on nous propose ces temps-ci. Aimé que l'auteur se donne le droit d'être tout à fait unique en son genre.

Des textes solides

Les Virages d'Émir est le deuxième recueil de Louis Jolicœur qui s'est fait connaître en 1987 avec *L'Araignée du silence*, un livre si bien travaillé qu'il glissait tout seul. Jolicœur écrit bien, ses nouvelles sont élaborées, figiolées, et on sent chez lui l'authenticité qui donne déjà à son œuvre un caractère unique. L'auteur a une voix qu'on ne pourrait confondre avec aucune autre.

Ayant lu *Les Virages d'Émir* à la suite de *Quoi mettre dans sa valise ?*, j'étais au début fascinée par l'énorme différence entre ces deux livres : deux voix, deux styles aux antipodes complètement, des propos diamétralement opposés... Et pourtant, chacun me comble, chacun, à sa manière, me rejoint et m'apporte un bonheur de lecture incomparable. Et puis, soudain, j'ai mis le doigt sur un point que ces recueils ont en commun et qui me les fait aimer et apprécier plus que d'autres : la maturité. Les textes de Jolicœur, comme ceux de Roy, sont solides, ancrés dans la vie comme si l'auteur avait des milliers de racines enfouies en elle, était plongé en elle depuis des décennies et des décennies... C'est cette maturité, sûrement, qui explique la finesse et la justesse de la sensibilité qu'on retrouve dans ces nouvelles, cet équilibre qui insère dans la réflexion humour et dérision et rend les nouvelles de Roy et de Jolicœur complètes, complètes.

L'attente que fait naître un premier recueil bien accueilli, comme ce fut le cas de *L'Araignée du silence*, pousse parfois l'auteur à publier son deuxième livre trop rapidement, avant qu'il ne soit vraiment à

point, et rend les lecteurs moins tolérants face aux imperfections si le deuxième recueil n'est pas aussi « parfait », en tous points aussi accompli que le premier. **Un deuxième livre est rarement « à la hauteur » du premier.** C'est généralement le troisième qui rattrape et dépasse le premier. Ceux qui ont lu *L'Araignée du silence* trouveront peut-être quelques faiblesses aux *Virages d'Émir*, par exemple les comparaisons (les vraies, introduites par « comme ») qui détonnent parfois, trop terre à terre, trop prosaïques pour convenir au comparé en question. Cela frappe d'autant plus que les métaphores, elles, sont toujours poétiques, lyriques même.

Mais si j'avais à désigner ce qui me semble le moins réussi, dans ce recueil par ailleurs superbe, je dirais que c'est le préambule, qui m'a fait l'effet d'avoir été rajouté pour « unifier » les nouvelles, et le titre lui-même, qui ne me semble pas plus représentatif de l'ensemble du recueil que ne l'est le préambule. **Titre et préambule m'apparaissent trop « légers », trop « anodins » pour le recueil qu'ils coiffent.** Je ne crois pas qu'Émir « s'amuse », comme il est affirmé dans le préambule, ni qu'il prenne des « virages ». Je pense plutôt qu'il *erre* et tourne en rond, lui et ses compagnons de hasard (dont le narrateur de l'épilogue — et d'autres histoires ? — fait partie), et que ces errances représentent l'essentiel du recueil, le point de départ, le centre ou l'aboutissement des nouvelles que l'auteur a rassemblées dans ce recueil. Errances à nulle autre comparable. Je pense que l'auteur devrait se permettre de les offrir telles quelles.

Textes touffus, intenses, les nouvelles de ce recueil nous transportent d'un bout du monde à l'autre, nous font pénétrer dans des rêves, des lieux étranges, croiser des êtres mystérieux auxquels on croit autant qu'à leur souffrance et à leurs attentes souvent déçues. Mes préférées, que j'ai relues plus d'une fois déjà, et qui à elles seules justifieraient qu'on s'installe avec *Les Virages d'Émir*, pour s'abandonner quelques heures à des errances troublantes et parfois inquiétantes : « Quelques centimètres au-dessus des choses », « Bleu de Perse » et « Sky ». Ce sont des textes superbes, dont on ressort ébloui et comme flottant — vraiment — « quelques centimètres au-dessus des choses ».

